

## Achéens et Phrygiens en Asie Mineure: approche comparative de quelques données lexicales

Claude Brixhe, Metz

### 1. Introduction

Deux peuples ou fractions de peuples européens pénètrent à peu près en même temps en Asie Mineure, sans doute peu après 1200: les Phrygiens au Nord-Ouest, les Grecs achéens au Sud, en Pamphylie.

Or Grecs et Phrygiens sont vraisemblablement cousins; leurs langues témoignent, en effet, d'une étroite parenté préhistorique et l'on n'est pas certain qu'ils aient jamais cessé d'être en contact: immédiatement avant leur ultime migration, les Phrygiens résident sans doute aux confins du monde mycénien (cf. *infra* § 3.1.1); mais, même après cette migration, pendant que, dans les Balkans, les tribus résiduelles sont progressivement assimilées par les Grecs macédoniens dont l'arrivée n'est peut-être pas étrangère au départ du gros de l'ethnie, les Phrygiens continuent, dans leur nouvelle implantation, à entretenir des rapports directs (Phrygie Hellespontique) ou indirects (Phrygie proprement dite) avec les Hellènes.

La présence, dans les lexiques politico-religieux mycénien et phrygien, de termes aussi importants que *wanax* et *lāwagetās* illustre à coup sûr ou la parenté préhistorique des deux ethnies ou leurs contacts les plus anciens. Je voudrais m'interroger ici sur le devenir de ces *items*, comme reflet d'histoires divergentes.

1.1. Il est bien évident qu'une appréciation exacte de ce devenir se heurte à une série de problèmes ou de handicaps:

- Les termes que nous entreverrons constituent-ils des emprunts du phrygien au grec ou appartiennent-ils à un héritage commun? Question largement débattue.

- Si, comme j'essaierai d'en montrer la possibilité, ces termes cor-répondent à un héritage commun, on doit se demander s'ils occupaient la même place dans l'idéologie religieuse et politique des deux peuples, quand ils arrivèrent sur leur territoire historique.

- Autrement dit, qu'apportaient-ils avec eux? Et, question corollaire, quelle était l'idéologie des peuples indigènes rencontrés? Ceux-ci avaient-ils tous, par exemple, les mêmes conceptions religieuses?

– La date de notre documentation constitue un sérieux obstacle: à partir du VIII<sup>e</sup> siècle au plus tôt pour la Phrygie, du IV<sup>e</sup> pour la Pamphylie. Nous sommes alors fort loin de l'époque d'installation et l'écart chronologique entre les deux séries de données représente un handicap supplémentaire: l'histoire singulière de chacune des ethnies n'a pu qu'accentuer d'éventuelles divergences initiales.

– Cette histoire, en effet, ne pouvait que nourrir de telles divergences: d'un côté, les Phrygiens, qui avaient sans doute d'abord procédé par infiltration, conquièrent, probablement avec diverses accélérations, un vaste territoire, qui en fit la principale entité politique anatolienne aux IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles; ici, ils cohabitaient, sans nécessairement occuper une position hégémonique, avec d'autres ethnies (e.g. en Phrygie Hellespontique); là ils avaient soumis les peuples rencontrés; puis, après avoir connu les jugs lydien et perse, ils devinrent, avec l'arrivée des Grecs (et des Galates), un peuple colonisé, situation que la domination romaine ne fit que pérenniser. De l'autre, les Achéens n'implantèrent en Pamphylie que quelques établissements (devenant des *poleis* au fil du temps), sur une étroite bande de terre entre montagne et mer, occupant certes le pôle dominant, mais avec adstrat anatolien persistant dans l'arrière-pays jusqu'à l'époque romaine. En outre, ils ont été rejoints, à époque archaïque, par des Doriens, qui ont donné sa coloration générale au grec régional et apporté probablement certaines institutions ou magistratures (la démiurgie, éponyme à Aspendos, par exemple? Brixhe 1976, 202). On pressent cependant l'existence d'institutions archaïques, sans exemple ailleurs, peut-être plus anciennes, malheureusement d'origine indéterminée: je pense ici au collège de *δικαστῆρες* à Sillyon et de *δικασταί* à Termessos, susceptible de jouer "le rôle de bureau de l'assemblée" (Brixhe, *ibid.* 177-178).

Autant de problèmes, qui doivent inciter à la prudence dans les conclusions que permet apparemment d'induire la comparaison.

## 2. Les Achéens en Pamphylie

2.1. L'effondrement des structures palatiales ne pouvait qu'entraîner l'élimination ou la dérive d'une notable partie du lexique politique mycénien.

Ainsi, selon M. Lejeune (1972, 335), "entre le grec mycénien [où le *Ἰάναξ* désigne le souverain de l'Etat pylien] et le grec de l'*Iliade* [où il y a pluralité de *(Ἰ)άνακτες*], le statut sémantique de *(Ἰ)άναξ* a changé", et il ajoute (*ibid.*, 336) "une fois dépassé le stade homérique, le mot *(Ἰ)άναξ* cesse définitivement d'appartenir au

lexique politique grec". En fait, comme il en convient lui-même<sup>1</sup>, le terme, pour désigner un pouvoir temporel, est alors déjà un archaïsme appartenant à un monde disparu et sans référent vivant dans le monde grec, sauf à Chypre, où cependant le *Ἰάναξ* n'est plus qu'un prince, fils ou frère du roi<sup>2</sup>, qui, lui-même, porte le titre de *βασιλεύς*. A l'époque tablettaire, ce titre ne désignait, on le sait, qu'un magistrat local, qui, par la suite, dut peut-être sa survivance et son ascension précisément à son implantation locale<sup>3</sup>. Le monde du VIII<sup>e</sup> siècle (Homère, Hésiode) est celui du *βασιλεύς* ou des *βασιλεῖς* (cf. § 3.3.2.2).

L'exiguïté des communautés concernées et le contexte colonial ne faisaient qu'accentuer cet affaiblissement.

De toute façon, même si le lexique politique ou religieux mycénien avaient, en Pamphylie, survécu un temps à la débacle achéenne, il aurait été balayé par l'arrivée, à l'époque archaïque, de nouveaux colons, des Doriens (Brixhe 1976, 147), qui ravalent l'achéen au rang de substrat et imposent leurs structures sociales.

2.2. Cependant, deux buttes-témoins du lexique religieux mycénien ont résisté à l'érosion.

Si l'on en croit l'enseignement des tablettes, les Achéens apportent en Pamphylie un panthéon qui, dans sa structure et sa composition, n'est pas très différent de celui de l'époque alphabétique.

Que rencontrent-ils, dans ce domaine, sur leur terre d'accueil? Sans doute, comme partout ailleurs en Asie Mineure, un panthéon dont la partie féminine est dominée par une Grande Déesse de la nature, mère des dieux.

2.2.1. Le prototype de cette Grande Déesse-Mère est, on le sait, Kubaba. Il s'agit là, comme l'a bien montré naguère E. Laroche dans un article qui pour l'essentiel n'est pas dépassé, d'une divinité qui se répand à partir de la Syrie du Nord dans l'empire hittite, où elle occupe jusqu'à la fin de cet empire une place fort modeste du panthéon<sup>4</sup>. Après la chute de l'empire et le repli des Hittites vers le Sud-

<sup>1</sup> "On peut dire que *(Ἰ)άναξ* n'est plus, chez Homère, qu'une survivance formaliste dans le lexique politique" (*l.c.*).

<sup>2</sup> Cf. O. Masson, *Inscriptions chypriotes syllabiques*<sup>2</sup>, Paris 1983, n° 211 et 220, avec référence à Aristote.

<sup>3</sup> Cf. E. Scheid-Tissinier, *L'homme grec aux origines de la cité (900-700 av. J.-C.)*, Paris 1999, 16.

<sup>4</sup> Cf., malgré l'absence de légende, sa présence dans la procession féminine à Yazılıkaya, E. Masson, *Le panthéon de Yazılıkaya. Nouvelles lectures*, Paris 1981, 39-40, n° 55a.

Est, Kargamiš, sur l'Euphrate, devient pour cinq siècles la capitale du monde hittite: Kubaba est la déesse suprême, mais comme l'épouse et l'égale du grand dieu de l'orage, Tarhu(nt)-, le Zeus anatolien. C'est appuyée sur la puissance de Kargamiš qu'elle va conquérir l'Anatolie et supplanter toutes les divinités féminines au début du I<sup>er</sup> millénaire, en s'identifiant vraisemblablement à l'une d'entre elles. C'est d'elle que s'empare un peuple micrasiatique pour la transmettre sous le nom de Cybèle. Quel était ce peuple? Pour l'Antiquité, il s'agissait incontestablement des Phrygiens. Elle n'avait probablement pas tort. La Grande Déesse-Mère, dont le culte est attesté sur de nombreux sites-sanctuaires aux autels caractéristiques<sup>5</sup>, est actuellement la seule divinité identifiable avec certitude dans le corpus des inscriptions paléophrygiennes (Brixhe-Lejeune): elle y apparaît le plus souvent sous le nom de *Matar* 'La Mère' (*passim*), parfois accompagné d'une épithète, *Areyastis* (W-01a) ou *Kubileya/Kubeleya* (W-04 et B-01). Κυβέλη<sup>6</sup> n'est vraisemblablement qu'un compromis morphologique entre Κυβήβη (avatar de Kubaba, cf. Hérodote, V 102)<sup>7</sup> et l'adjectif toponymique phrygien *Kubeleya* (Voir Brixhe 1979).

Les textes et les représentations de l'antique Kubaba ne nous apprennent quasiment rien sur sa nature et son culte. En tout cas, on n'y trouve nulle trace d'un culte orgiastique<sup>8</sup> ou du mythe de l'amant-berger, Attis. Serait-ce là l'apport

<sup>5</sup> Cf., par exemple, le dernier à avoir été exploré, celui de Dümrek, sur la rive gauche du Sangarios au N./N.-O. de Gordion, où une douzaine d'autels (apparemment anépigraphes) ont été identifiés, G.K. Sams, M. M. Voigt, Kazı Sonuçları Toplantısı XIX/1 (Ankara 1997), 688, avec photos de deux autels 701, fig. 9-10.

<sup>6</sup> Nom sous laquelle la déesse a été transmise, sans doute très tôt (fin époque archaïque? cf. Will et *infra* § 3.3.1.1), au monde grec. Il est très rare en Asie Mineure même, dans une documentation épigraphique assignable pour l'essentiel à l'époque romaine: deux cas seulement chez Vermaseren (n° 178, Nakoleia, Phrygie; n° 252, Bithynie occidentale); sur la terminologie utilisée par les Phrygiens eux-mêmes, cf. *supra* et *infra* § 3.3.1.1.

<sup>7</sup> Survivance du théonyme, à l'époque romaine, avec le nom de femme Κουβαβα(ς) dans deux inscriptions d'Isaurie et de Cilicie, voir O. Masson, *Florilegium anatolicum* (Mélanges E. Laroche), Paris 1979, 243-244.

<sup>8</sup> Sauf à Castabala (Est de la Cilicie, sur le Pyrame): il y a quelques décennies, A. Dupont-Sommer a publié une stèle du V<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle a.C., trouvée à une vingtaine de kilomètres au Nord (près du site célèbre de Karatepe), avec texte araméen destiné à marquer la frontière entre deux cités non identifiées, dont l'une appartenait "à Kubaba..., qui est à Kaštabalay" (A. Dupont-Sommer, L. Robert, *La déesse de Hiérapolis Castabala* (Cilicie), Paris 1964, 11 et 13; cf. Vermaseren, 252-253, n° 854). A Castabala, sa ville sainte (d'où le nom de Ἱεράπολις), Kubaba va persister sous le nom de Περαιοία, attesté chez Strabon (le seul à l'assimiler à Artémis, XII 2.7) et par l'épigraphie d'époque romaine (ἡ θεὸς Περαιοία). Or Strabon et Jamblique évoquent à son propos un culte orgiaque, avec danse extatique des prêtresses avant danse, sans douleur, sur des charbons ardents (L. Robert, *ibid.*, 53 sqq.). Pour Pergé, voir *infra* § 2.2.3.4.

(d'origine balkanique?) des Phrygiens?<sup>9</sup> E. Laroche suppose que ce syncrétisme s'est opéré autour d'un foyer religieux important, avançant avec réserves celui de Pessinonte. On notera seulement que, si Κυβέλη/*Kubeleya* réfère à une chaîne montagneuse, Κύβελον ou Κύβελα (d'où *Matar kubeleya* 'La Mère du Kubélon' ou 'des Kubéla'), ce n'est pas à Pessinonte qu'elle doit son nom: ces monts n'étaient vraisemblablement pas à proximité de Pessinonte, mais peut-être plus au Sud (Brixhe 1979, 43-44). Près de ce sanctuaire se trouvait, en effet, le Mont Δίνδυμον ou les Monts Δίνδυμα, d'où l'épithète cultuelle Δινδυμηνή<sup>10</sup>. Mais si, comme j'en ai émis l'hypothèse avec réserves (*o.c.*), κύβελον/κύβελα designait simplement 'la montagne' en phrygien, cet argument serait sans valeur: *Matar Kubeleya* serait simplement l'équivalent de la Μήτηρ Ὀρεία grecque et, à Pessinonte même, auraient pu coexister les deux épithètes, *Kubeleya* et l'ancêtre de Δινδυμηνή.

2.2.2. A la veille de la chute de l'empire hittite, la Pamphylie est linguistiquement (et l'arrière-pays le restera) une terre luvite; politiquement, elle est dans l'orbite de la puissance hittite: le traité entre Tuthaliya IV (3<sup>e</sup> quart du XIII<sup>e</sup> s.) et Kurunta de Tarhuntassa, le Bas-Pays allié, porté par une tablette de bronze trouvée en 1986 à Hattusa/Boğazköy, nous apprend que Parha/Pergé et le fleuve Kastraya/Kestros se trouvaient à la frontière occidentale du Tarhuntassa<sup>11</sup>.

Quand les Achéens arrivent là après 1200<sup>12</sup>, ils rencontrent vraisemblablement une Grande Déesse de la nature, qui domine sans doute le panthéon féminin. A-t-elle été aidée dans cette ascension par l'expansion de la Kubaba de Kargamiš? Rien ne permet de le dire: le nom de Kubaba semble, en effet, inconnu comme

<sup>9</sup> Voir Laroche, 127-128. Les traits orgiastiques du culte de Περαιοία à Castabala (*supra* n. 8) seraient-ils d'origine phrygienne? Gardons-nous de trop inférer du silence qui entoure le culte de Kubaba: des rites de ce type, qui ont pour but de provoquer l'extase et l'impression de possession divine, sont attestés un peu partout dans le monde antique ou moderne, cf. les exemples rassemblés par L. Robert, *o.c.*, 54 (Faliques) et 55 (Egypte, Inde, etc.).

<sup>10</sup> Cf. Strabon, XII.5.3, avec, dans l'édition des Universités de France (Fr. Lasserre), petit dossier 121 [171], n. 3, et 202 s.v. Cybèle (Mont).

<sup>11</sup> H. Otten, *Die 1986 in Boğazköy gefundene Bronzetafel*, Innsbruck 1989, 18-19; cf. Cl. Brixhe, *RPh* 65 (1991), 77.

<sup>12</sup> Cette arrivée s'inscrit probablement dans le mouvement migratoire qui, à partir des alentours de 1200, voit les Achéens commencer à Chypre une véritable colonisation, laquelle, progressive, s'étalera sur un siècle environ. La présence achéenne en Pamphylie risque, en effet, d'être antérieure à l'afflux de Grecs, de toute part, vers les côtes égéennes de l'Asie Mineure et les îles adjacentes (XI<sup>e</sup> siècle et plutôt fin de ce siècle).

théonyme ou anthroponyme en Pamphylie autant que dans la Lycie voisine<sup>13</sup>. Il est naturellement exclu que cette divinité ait déjà été phrygisée, tout simplement parce que les Phrygiens sont, au mieux (cf. *infra* § 3.1), seulement en train de pénétrer en Anatolie: on notera d'ailleurs l'absence totale du nom de Cybèle et la rareté des attestations de ses épicleses habituelles (Μήτηρ Ὀρεία, Μήτηρ Θεῶν, ...) dans les inscriptions de tout le Sud maritime de la péninsule<sup>14</sup>: la Létô de Xanthos, qui recouvre vraisemblablement une déesse voisine de la pamphylienne<sup>15</sup>, porte simplement, dans les documents épichoriques, les noms de *ēni mahanani* 'la Mère divine' ou *ēni qlahi ebiyehi* 'la Mère de cette enceinte'<sup>16</sup>.

2.2.3. Les Achéens de Pamphylie vont "adopter" cette Grande Déesse, en lui affectant des noms apportés de leur ancienne patrie.

2.2.3.1. C'est vraisemblablement elle, en effet, qui apparaît sous le nom de ΔίϜα dans la grande inscription de Sillyon (Brixhe 1976, n° 3, l. 1, 1<sup>er</sup> quart du IV<sup>e</sup> s. a. C.): οὐ (= οὐν) ΔίϜᾱ καὶ ἡραοῖσι, ce dernier terme désignant peut-être un corps de desservants attaché au culte de la déesse et affecté aux sacrifices (Brixhe, *o.c.*, 139).

<sup>13</sup> Seuls témoignages de sa présence au Sud de l'Asie Mineure: la stèle araméenne du V<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle (Est de la Cilicie) et les anthroponymes (Isaurie, Cilicie) mentionnés *supra* n. 7 et 8.

<sup>14</sup> Selon Vermaseren, aucune en Cilicie, quatre pour la Lycie (n° 729, 731, 732, 735), six pour la Pamphylie: deux à Attaleia (n° 736, dédicace; 738, oracle par osselets), sept à Pergé (n° 739, oracle par osselets: attribué à Attaleia, le document provient d'Incik, territoire de Pergé, cf. Şahin, n° 207 LI; 742: six inscriptions honorifiques sur lesquelles je reviendrai § 2.2.3.4). Même rareté, dans la région, des attestations de Men, fréquemment associé à Cybèle en Phrygie (*infra* § 3.3.1.1): chez Lane, aucune pour la Cilicie, une pour la Lycie (n° 135 = *supra* le n° 732 de Vermaseren, oracle par osselets), deux pour la Pamphylie (n° 134, Pergé-Incik = Şahin, n° 207 LI, et n° 136, Attaleia, les deux oracles par osselets mentionnés ci-dessus, = Vermaseren n° 738-739). On ajoutera une inscription inédite de Pergé (Θεῶ ἀσὺλφ κατ[- -]), signalée et commentée par Şahin, p. 27, n. 29.

<sup>15</sup> Voisine, mais peut-être non identique: Chr. Le Roy (Akten des 11. internationalen Lykien-Symposions [Vienne 6-12 mai 1990] I, J. Borchhardt et G. Dobesch éd., Vienne 1993, 245-246) a mis récemment en évidence son originalité non seulement par rapport à la Létô grecque (originellement culte indigène de paysans éleveurs? déesse de la vie et de la fécondité, avec souveraineté sur les sources), mais aussi par rapport à Cybèle: elle semble continuer une Déesse-Mère anatolienne archaïque doublement courtope (deux enfants de sexes différents, d'où son assimilation – à la fin du V<sup>e</sup> siècle? – à Létô et celle de ses enfants à Artémis et Apollon). On voit ainsi (réponse partielle à une question posée *supra* § 1.1) que le panthéon anatolien n'était pas monolithique.

<sup>16</sup> Voir e.g. Chr. Le Roy, *o.c.*, 241 et 244, et Ed. Frézouls, *ibid.*, 205.

Le mot est mycénien: sous les formes *Di-u-ja* ou *Di-wi-ja* (= ΔίϜα)<sup>17</sup>, il désigne une divinité dont le nombre des attestations vient immédiatement après celles de Πότνια: il s'agit probablement d'un dérivé en *-jā* du nom de Zeus<sup>18</sup>, avec articulation semi-vocalique de l'avant-dernier phonème en mycénien, mais diérèse en pamphylien, où ΔίϜᾱ = /diwija/. Ancienne parèdre de Zeus, détrônée par Héra? Peu importe, en réalité, ici. En mycénien *Di-wi-ja* semble avoir été un théonyme de "plein droit", non l'épiclèse d'une divinité, ce qu'est à Pergé, pour Artémis, *Ἰάνασσα*, qui – ne l'oublions pas – est originellement un appellatif (§ 2.2.3.2). Il en était sans doute de même à Sillyon: déesse "autonome" intégrée à un panthéon dominé par Zeus, dont le culte est bien attesté à Sillyon<sup>19</sup>.

2.2.3.2. Tout près de là, à Pergé, elle reçoit le nom de *ἸάναΨα* = *Ἰάνασσα* 'la Suzeraine':

– Sur des monnaies, frappées au tournant des III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles: *ἸάναΨας Περύας* (= *Ἰάνασσας Περγυίας*), Brixhe 1976, n° 1;

– Dans une dédicace à *ἸάναΨαι Περύαι* (= *Ἰάνασσαί Περγυαίαι*), 2<sup>e</sup> moitié du IV<sup>e</sup> siècle (?), Cl. Brixhe, *L'Asie Mineure du Nord au Sud* (= *Etudes d'Archéologie classique VI*), Nancy 1988, 222 sqq., n° 225.

C'est sans doute encore la 'Suzeraine de Pergé' qui est évoquée dans la grande inscription de Sillyon: *ἸάναΨα* (acc., l. 29).

*Ἰάνασσα* est, on le sait, un trait achéen. Il n'est pas certain que le terme soit attesté dans les tablettes: le *wa-na-so-i* de la série Fr de Pylos, que l'on interprète généralement comme le datif duel de *Ἰάνασσα* ('aux deux maîtresses')<sup>20</sup>, me semble plutôt devoir correspondre au datif pluriel d'un dérivé en *-jos* de *wanak-*, d'où \**wanakjo-*, désignant des desservants (cf. le *ἡραοῖσι* de Sillyon, § 2.2.3.1 ?). Mais le

<sup>17</sup> *Di-u-ja* correspond à une prononciation vocalique du troisième phonème, *Di-wi-ja* à une prononciation semi-vocalique, avec *i* de *wi* voyelle morte.

<sup>18</sup> Plutôt qu'en *-jā* (féminin correspondant à *-jos*), cf. e.g. Lejeune 1971, 280-281. Pour l'ensemble du dossier, voir en dernier lieu C. Boëlle, *Les divinités féminines dans le panthéon mycénien d'après les archives en linéaire B*, Nancy 1998 (thèse dactylographiée), 159-168.

<sup>19</sup> Cf. Brixhe 1976, n° 2 C (représentation sur monnaies) ou SEG II 707 (dédicace à Zeus Sôter). Récemment, à l'aide d'un fragment de dédicace, un sanctuaire de Zeus a été identifié sur l'acropole par M. Küpper, "Sillyon. Bericht über die Arbeiten 1997", *Araştırma Sonuçları Toplantısı XVI/II* (Tarse 1998), 482-483 et 491-493 (fig. 7-9).

<sup>20</sup> E.g. M. Lejeune 1971, 280, et 1972, 245.

mot pourrait être indirectement livré par un dérivé de *wanassa*, *wa-na-se-wi-jo/-ja* 'appartenant à la *wanassa*'<sup>21</sup>.

Chez Homère, (F)άνασσα est appliqué exclusivement à des déesses<sup>22</sup>. Après Homère, on retrouve le lexème pour désigner la Grande Déesse de Paphos, identifiée à Aphrodite.

Nous sommes ici, rappelons-le, en contexte colonial. Et l'apport du colonisé au colonisateur n'est jamais pure addition: le colonisateur intègre à sa structure, nomme, identifiant la déesse indigène à l'une des figures de son panthéon, Artémis.

On sait que le rayonnement du sanctuaire de l'Artémis pergéenne dépassait le cadre de la province. La popularité de la déesse en Pamphylie même se lit dans le nombre des théophores en Ἀρτυμ-/Ἀρτεμ- : 40 sur 215 formes théophoriques attestées par le corpus dialectal.

2.2.3.3. Plusieurs indices paraissent indiquer que, dans son sanctuaire pergéen, Artémis était associée à Apollon:

– Au droit de certaines monnaies, on peut voir les têtes des deux divinités, mais la présence d'Artémis portant arc et torche au revers, avec légende Ἀρτέμιδος Περγαίας, illustre la subordination du frère à la soeur.

– A Sillyon, dans la grande inscription susmentionnée, sont invoqués côte à côte (l. 29-30) ἸάναΨα καὶ Ἀπέλδωνα Πύτῳ (= Πύθιον).

On ne sait comment s'exprimait dans le mythe cette subordination. Elle n'empêchait pas Apollon de connaître en Pamphylie une réelle popularité, si l'on en juge par l'anthroponymie: sur les 215 formes théophoriques fournies par le corpus dialectal, 47 ressortissent au nom d'Apollon.

A la lumière de cette onomastique personnelle, je me demande s'il ne portait pas lui-même un titre parallèle à celui d'Artémis: *Fάναξ*. Ainsi s'expliquerait la relative fréquence des noms en F/Ἰάναξ- (13 attestations): même si certains d'entre eux (e.g. \*Ἰανάξανδρος = Ἀνάξανδρος) renvoient indubitablement au verbe (F)ανάσσω/ (F)ανάξω/ (F)ανάξασθαι, l'ensemble ne pouvait manquer d'évoquer le couple *Fάνασσα/Fάναξ*.

2.2.3.4. Dans le cadre d'un bilinguisme urbain sans cesse alimenté par la campagne, l'élément anatolien de la population, en raison vraisemblablement d'un rôle socio-économique non négligeable, a notablement influencé le grec régional,

<sup>21</sup> E.g. M. Lejeune 1971, 235 et 280.

<sup>22</sup> Dans l'Odyssée, ξ 149 et 175, lorsqu'Ulysse s'adresse à Nausicaa et utilise le vocatif ἄνασσα, "c'est qu'il ignore (ou feint d'ignorer) qu'elle n'est pas une déesse" (Lejeune 1971, 279, n. 68).

mais sans en bouleverser la structure, accentuant ou infléchissant seulement certaines de ses tendances (Brixhe 1976, 149).

De la même façon, avec sa Grande Déesse, il contribue au panthéon de la région, mais dans un cadre grec, dominé par Zeus.

Cependant la représentation de la divinité trahira toujours ses origines partiellement indigènes<sup>23</sup>. A l'époque romaine, des monnaies de Pergé continuent à nous la montrer dans son temple sous la forme d'un bétyle: pierre rectangulaire, surmontée de quelque chose qui ressemble à un buste humain<sup>24</sup>.

Deux reliefs nous donnent de ce bétyle une version plus élaborée:

– L'un<sup>25</sup> est réduit au bétyle: une tête de femme coiffée d'un haut polos qui s'élargit vers le haut, surmontant une surface rectangulaire divisée en trois registres occupés (de bas en haut) respectivement par 5, 6 et 7 personnages debout, qui tiennent presque tous dans la main gauche un objet difficile à identifier (une torche?): s'agirait-il de danseurs?

– L'autre<sup>26</sup> représente la déesse sur son trône, voilée, coiffée d'un polos moins haut que précédemment, tenant dans la main gauche une corne d'abondance ou l'on reconnaît, entre autres, ce qui pourrait être une grenade, et dans la droite son image cultuelle: identique à la précédente, si ce n'est que la partie rectangulaire est divisée en 2 registres seulement, occupés chacun par 5 personnages<sup>27</sup>.

La grenade n'est pas sans rappeler celle que la Kubaba hittite tardive tient parfois dans la main (Laroche, 123); mais quel est le symbolisme du fruit?

Le bétyle fait penser à cette pierre de Pessinonte qu'en 204 a. C. les Romains ramènent sur le Palatin (Strabon, XII 5.3); mais c'est là l'unique témoignage d'une telle représentation de la Grande-Mère phrygienne, généralement montrée dans un

<sup>23</sup> "Partiellement", car produit d'un syncrétisme.

<sup>24</sup> Cf. B.V. Head, *Historia numorum*<sup>2</sup>, Oxford 1911, 702; dessin du bétyle chez G. E. Bean, *Turkey's Southern Shore*, Londres 1968, 47.

<sup>25</sup> G. E. Bean, *o.c.*, pl. 7, fig. 4.

<sup>26</sup> F. Işık, *Adalya* 1 (1996), 39, fig. 6.

<sup>27</sup> Je ne connais ces reliefs que par des photos: il serait utile qu'un spécialiste de l'iconographie les regarde de près; sans doute donnerait-il des personnages une description plus précise et plus pertinente.

naiskos ou une niche, accompagnée de lions et, même si le logos est authentique, ce ne serait pas la seule divinité asiatique représentée ainsi<sup>28</sup>.

Si les personnages du bétyle pergéen sont bien des danseurs, évoqueraient-ils un aspect du culte? la présence de serviteurs ressemblant aux corybantes de Cybèle? Si oui, devrions-nous imaginer une phrygisation partielle de la déesse pamphylienne après son intégration au panthéon grec? ou le trait repose-t-il sur un fonds commun indigène? cf. le culte de Pérasia à Castabala (*supra* n. 8 et 9).

En tout cas, on ne voit autour de cette déesse aucune trace des lions qui accompagnent si fréquemment Cybèle et elle ne reçoit aucune des désignations habituelles de celle-ci.

D'ailleurs, la déesse phrygienne semble bien avoir été introduite<sup>29</sup> à Pergé, tardivement sans doute: six inscriptions honorifiques (datables d'un peu après 120 p. C.) livrées par le site nous apprennent que Plancia Magna était à la fois prêtresse d'Artémis et de la Μητρη θεῶν<sup>30</sup>. Curieusement, la Grande Déesse anatolienne a donc eu ici une double postérité.

### 3. Les Phrygiens en Asie Mineure

3.1. Sur de nombreux sites du plateau anatolien, le passage de l'Âge du Bronze à l'Âge du Fer est marqué par une destruction. A Boğazköy/Hattusa, par exemple, l'incendie (vers 1180) est suivi d'une maigre occupation: celle-ci est-elle assignable à des éléments phrygiens précurseurs?<sup>31</sup> En réalité, l'occupation phrygienne n'est nette qu'environ quatre siècles plus tard (d'où les graffites paléo-phrygiens P-102-107, VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.). Sur d'autres sites (Alaca Höyük, Porsuk, etc.), on observe aussi une destruction par le feu: difficilement datable, elle est généralement mise en relation avec la catastrophe de Boğazköy.

A Gordion, au contraire, et dans quelques autres sites, la transition entre les deux âges se fait apparemment sans rupture. Mais les éléments matériels recueillis par les fouilles, notamment la céramique, montrent un changement de population, mais sans véritable hiatus dans le peuplement. Il pourrait s'agir de l'arrivée d'une population européenne. "The absolute chronology of the Early Phrygian period at

<sup>28</sup> Cf. P. Warren, *Op. Ath.* 18 (1990), 198.

<sup>29</sup> En même temps que Men (§ 3.3.1.1)? voir *supra* n. 14.

<sup>30</sup> Şahin, n° 118, 120, 121, 123, 124 et 125.

<sup>31</sup> Cf. e.g. G. Neumann, *Der kleine Pauly*, s.v. Phryger.

Gordion is anchored by the ca. 700 B.C.<sup>32</sup> Destruction Level, while a date of ca. 1200 might stand as the extreme upper limite for the arrival of Europeans and their handmade pottery... It is possible that the floruit of the earlier tradition was no later than the tenth century"<sup>33</sup>. La poterie qui suit le niveau hittite évoque un matériel répandu dans le Sud-Est de l'Europe et le Nord-Ouest de l'Anatolie. Conformément aux enseignements de l'Antiquité elle-même, le dernier siècle européen des Phrygiens aurait été la Macédoine et la Thrace. Selon les données archéologiques, ils pourraient avoir commencé à pénétrer en Asie Mineure très tôt, peut-être peu après 1200 (arrivée à Gordion entre 1100 et 1000 d'après M.M. Voigt, *infra* n. 34): infiltration d'abord, puis densification progressive de l'implantation et cohabitation avec d'autres populations en Mysie et Bithynie (la future Phrygie Hellespontique), installation plus massive, rapidement hégémonique dans le Nord et le Nord-Ouest de la Phrygie. De là des incursions brutales avec destruction plus à l'Est, avant installation quelques siècles plus tard? Les fouilles de Daskyleion permettront peut-être de préciser la phase initiale, qui laisse souvent pressentir une situation humaine fort complexe<sup>34</sup>.

3.1.1. Sans compter les contacts antérieurs que leur langue autorise à supposer, immédiatement avant leur passage en Asie Mineure les Phrygiens ont dû être en relation avec le monde mycénien, en Macédoine<sup>35</sup>. Après ce passage, ils ont eu des

<sup>32</sup> Date approximative de la destruction cimmérienne (opinion commune) ou assyrienne (cf. K. DeVries, *AJA* 102, 1998, 397).

<sup>33</sup> G. K. Sams, *The Early Phrygian Pottery* (= *The Gordion Excavations, 1950-1973. Final Reports, Volume IV*), Texte, Philadelphie 1994, 194 et 195.

<sup>34</sup> Sur Gordion, voir en dernier lieu deux synthèses, qui tiennent compte des derniers sondages et s'appuient sur la céramique et, quand elles le peuvent, sur l'architecture: 1) M. M. Voigt, "Excavations at Gordion 1988-89: The Yassihöyük Stratigraphic Sequence", *Anatolian Iron Ages 3* (= *The Proceedings of the Third Anatolian Iron Ages Colloquium held at Van, 6-12 August 1990*), A. Çilingiroğlu et D. H. French éd., *The British Institute of Archaeology at Ankara* 1994, 265-293 (travail méthodologique-ment remarquable. La phase concernée ici est la 7 B: 267-268 et 276-277); 2) R.C. Henrickson et M. M. Voigt, "The Early Iron Age at Gordion ...", *Thracians and Phrygians: Problems of Parallelism* (Symposium, Ankara, 3-4 juin 1995), N. Tuna et alii éd., Ankara 1998, 79-106 (conclusions 101-103). Esquisse d'un panorama général de la transition entre les deux âges en Asie Mineure chez A.C. Gunter, *The Bronze Age* (= *The Gordion Excavations. Final Reports III*), Philadelphie 1991, 6-7 et 106.

<sup>35</sup> Cf. les nécropoles mycéniennes découvertes sur les flancs Est et Nord-Ouest de l'Olympe, références données par Cl. Brikhe, *Lalies* 9 (1990), 37 et n. 35.



rapports directs avec les Grecs éoliens en Mysie<sup>36</sup>, puis avec les colons de la Propontide et du Pont<sup>37</sup>. En outre, comme je l'ai souligné ailleurs<sup>38</sup>, la Lydie ni la Carie ne semblent jamais avoir constitué une barrière entre les Grecs et eux, cf. l'offrande de Midas à Delphes ou son mariage avec une fille du roi de Kymé.

Dans le lexique des documents écrits qu'ils nous ont laissés à partir de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, on rencontre *wanax* et *lawag(e)tas*, deux termes qui en grec appartiennent au vocabulaire achéen. D'où les Phrygiens les tiennent-ils? Sont-ils autochtones ou, comme on le croit généralement, ont-ils été empruntés au grec? Quel est leur champ d'utilisation?

### 3.2. Le dossier comporte quatre pièces.

3.2.1. Sur le rocher qui constitue le fronton de la façade rupestre M-01, longtemps appelée "Tombeau de Midas", datée selon les exégètes de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle au début du VI<sup>e</sup>, au-dessus d'une grande niche vraisemblablement occupée par une statue de Cybèle et marquée par divers graffites (M-01c-e), le texte M-01a est une authentique dédicace: *Ates arkieavais akenanogavos midai lavagtaei vanaktei edaes*. Le groupe sujet est vraisemblablement représenté par *ates arkieavais akenanogavos*; *edaes* vaut le grec ἑδῆκε; le bénéficiaire est, au datif, *midai lavagtaei vanaktei*. On trouvera l'explication morphologique d'*arkieavais* (-ais < \*ans, nom.) et *akenanogavos* (-avos < -ēwos, grec -ῆφος, gén.) chez Brixhe 1990, 65-68. Je reviendrai plus loin sur le double titre, *lavagtaei vanaktei*, qui accompagne le nom de Midas.

3.2.2. Sur un autel de datation incertaine (VII<sup>e</sup>? VI<sup>e</sup> siècle?), M-04 correspond à un énoncé dont le verbe est apparemment implicite: *akinanogavan tiyes / modrovanak* [?]avara[?]. *Tiyes modrovanak* paraît constituer le groupe sujet<sup>39</sup>; *tiyes* est manifestement un nom propre: nom d'homme (e.g. Brixhe 1990, 67)? un théonyme?

c'est l'opinion de Lubotsky 1988, 17, et 1989, 85: \**TiH-es*, un thème en -s, avec élimination de ce phonème à l'intervocalique, d'où néo-phrygien Τῖαν (acc.), Τῖος (gén.) et Τῖε et variantes (dat.); l'identification est intéressante, l'hypothèse morphologique l'est tout autant, mais l'étymologie proposée ne mène pas loin. Witczak 1992, 265, croit lui aussi à un théonyme, mais qui aurait le même étymon que Ζεύς<sup>40</sup>: comme le phrygien ignore la "Lautverschiebung" (ici \*d > t), le mot devrait être d'origine bithynienne; hypothèse invérifiable et solution de facilité.

*Tiyes* est accompagné d'un nom de fonction ou d'un titre, *modrovanak*, dans lequel on s'accorde à voir un composé à second membre *wanakt*:- un vocatif (Diakonoff-Neroznak, l.c.)? plus probablement, un nominatif avec réduction de -*akts* à -*ak* (Brixhe-Lejeune). Si l'on écarte la segmentation de Diakonoff-Neroznak (*supra* n. 39), manifestement inspirée par des considérations étymologiques<sup>41</sup>, on se trouve face à un premier membre *modro*:- référence à une institution ou à des usages que nous ignorons (Brixhe-Lejeune)? G. Neumann<sup>42</sup> y voit un toponyme: *Modr/a*/, peut-être à identifier avec le moderne *Mudurnu*, sur le cours inférieur du Sakarya (Sangarios) en Bithynie<sup>43</sup>, d'où le titre de "Prince de Modra"<sup>44</sup>. On ne peut invoquer contre cette thèse la localisation de *Modr/a*/ en Bithynie: nous sommes là en Phrygie Hellespontique (cf. les textes paléo-phrygiens de Daskyleion, B-03 et le document dialectal de Vezirhan<sup>45</sup>). On n'invoquera pas non plus la morphologie, puisque ce composé serait d'un type bien illustré par le grec Λεοβῶναξ. On peut seulement se demander si la langue était réellement susceptible de produire un composé non seulement à référent unique<sup>46</sup>, mais aussi destiné à une entité unique<sup>47</sup>: cette pratique – peu économique – semble inconnue du monde grec, par exemple.

<sup>36</sup> Et (par leur intermédiaire?) avec ceux de Lesbos? K. DeVries me signale (lettre du 19.05.1997) le pourcentage surprenamment élevé des amphores lesbiennes parmi les amphores identifiées à Gordion entre 525 et 475; l'une d'entre elles est même assignable au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, à une époque où aucune amphore grecque n'est encore présente sur le site. S'agirait-il là de la continuation d'un courant ancien?

<sup>37</sup> Cf. Cl. Brixhe, "Les documents phrygiens de Daskyleion et leur éventuelle signification historique", *Kadmos* 35 (1996), 125-148.

<sup>38</sup> "Les Grecs, les Phrygiens et l'alphabet", *Studia in honorem Georgii Mihailov*, A. Fol et alii éd., Sofia 1995 [1997], 104.

<sup>39</sup> Autre segmentation chez Diakonoff-Neroznak, 133-134 et 137: *tiye s/modrovanak*; le groupe serait au vocatif.

<sup>40</sup> Cf. déjà Diakonoff-Neroznak, 136-137: < \**dei*-, sans trace de -w-.

<sup>41</sup> Le premier membre référerait à l'i.-e. \*(s)*medh*-, cf. e.g. grec μόθος 'ardeur au combat'.

<sup>42</sup> 8-9, cf. déjà EA 8 (1986), 52.

<sup>43</sup> Zgusta 1984, § 823.

<sup>44</sup> Hypothèse adoptée par Lubotsky 1989/1, 85, et Witczak 1992, 265.

<sup>45</sup> G. Neumann, *Frigi e Frigio*, 13-32.

<sup>46</sup> Comme le nom de personne.

<sup>47</sup> A la différence du nom de personne, qui peut être porté par une foule d'individus.

*Akinanogavan* devrait être l'accusatif correspondant au génitif *akenano-gavos*: *-avan* < \**-ēw<sup>o</sup>n* = grec *-ῆφα*); objet du verbe implicite.

Le terme final est de lecture et de statut incertains: déterminant de *modrovanak* ou destinataire de la dédicace?

3.2.3. L'épithète néo-phrygienne n° 88 (= MAMA I 413), du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, a été trouvée au Nord-Ouest d'Amorion. On peut y lire, l. 7-8: *πουρ Ουαναχταν κε* (ligateur de phrase) *Ουρανιον* (emprunt au grec) "pour/devant le souverain du ciel"<sup>48</sup>. Lubotsky 1989/1, 148 sqq., qui identifie *διουνιον*, séparé de *Ουρανιον* par la séquence (verbale?) *ισγεικετ* avec le nom de Dionysos<sup>49</sup>, traduit la suite ainsi isolée par "and he will have to do with the heavenly king Dionysos". Or cette identification du verbe et du nom est plus que suspecte (Brixhe 1999, 304 et 308) et dans la région *Ουράνιος* paraît désigner non pas Dionysos, mais Men, cf. Vermaseren n° 32 et 83 (Moyen Hermos), 89 (Nord-Est de la Lydie), 92, 94, 95 (zone de Dorylaion-Nakoleia), 129 (Andéda, Pisidie), 156 (Savatra, Lycaonie)<sup>50</sup>. Le syntagme *πουρ Ουαναχταν κε Ουρανιον*, accusatif régi par la préposition *πουρ*<sup>51</sup>, réfère vraisemblablement à Men, reconnu ici comme "le souverain du ciel".

3.2.4. On ajoutera à cet ensemble un petit groupe d'anthroponymes attestés dans les inscriptions grecques d'époque impériale, au Centre Est et au Centre Sud de la Phrygie: *Ουαναξος*, *Ουαναξων* et *Ουαναξιων*, voir Zgusta 1964, §§ 1138/1-3.

3.3. Ce petit dossier fait apparaître deux termes, *wanax* et *lawag(e)tas*, dont le premier seulement figurait déjà dans le dossier pamphylien.

Leur phonétique et leur morphologie appellent quelques remarques préliminaires:

– Le paléo-phrygien conservait le phonème *w* en toutes positions et le néo-phrygien ne l'éliminait apparemment que devant voyelle vélaire<sup>52</sup>; *w* se maintient naturellement à l'initiale de *wanax* jusqu'à la fin de la tradition: écrit d'abord avec le

<sup>48</sup> Voir Brixhe 1993, 330, 331 et 332-333 ; 1997, 55 et 69.

<sup>49</sup> Cf. aussi Vermaseren, 40-41, n° 116: *Ουαναχταν* serait le titre d'Attis, tandis qu'*Ουρανιον* déterminerait *διουνιον* (Dionysos); cette analyse est évidemment liée à une mauvaise appréciation du rôle de *κε*.

<sup>50</sup> Ajouter G. Petzl, EA 22 (1994), n° 55 (Moyen Hermos).

<sup>51</sup> Séquence interprétée comme "God of Fire" par Witczak 1991, 159-160.

<sup>52</sup> Cf. Brixhe 1983, 123.

*digamma* (phase paléo-phrygienne), puis avec le digramme OY (phase néo-phrygienne, Brixhe 1999, 299-300)<sup>53</sup>.

– *vanaktei*, *Ουαναχταν* présentent le même thème élargi par *t* que le grec: *wanakt-*; dans *modrovanak*, le nominatif, la finale *-kts* a été réduite à *-k*, apparemment par une double troncation.

– Les anthroponymes *Ουαναξος*, *Ουαναξων* et *Ουαναξιων* semblent refléter l'existence d'un thème élargi par une sifflante (quelle qu'en soit l'origine), comparable à celle qu'on observe en (F)*ανάξανδρος* ou (F)*αναξίων*. Les trois noms en question sont d'ailleurs attestés en Grèce, même si les deux premiers (non répertoriés par Bechtel, HPN) sont rares: *Ἀναξος* apparaît, par exemple, à Délos (III<sup>e</sup> siècle a. C.), *Ἀνάξων* à Rhodes et Théra (IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles a. C.), cf. Fraser-Matthews, A Lexicon ... I, s.v. Seul (F)*αναξίων* est fréquent, notamment en Pamphylie, où, dans les textes dialectaux, il a conservé son *w* initial.

– La surprise vient ici de la présence, dans la titulature de Midas, de *lavagtaei*:

a. Ce terme est évidemment l'équivalent du *ra-wa-ke-ta* = *lāfāγέτās* mycénien, second personnage de l'Etat pylien<sup>54</sup>, après le *wanax*. La documentation disponible ne permet pas d'entrevoir quand en grec le mot cesse d'appartenir au lexique politique vivant. Toujours est-il qu'après les tablettes il n'apparaît plus que chez Pindare (2 fois), dans un fragment de Sophocle (*λαγέτας*), chez Hésychius (où il est atticisme: *λαγέτης*) et dans l'onomastique<sup>55</sup>: l'élimination du *w* a entraîné la contraction de *lāfā-* en *lā-* et le lexème ne réfère plus à une hiérarchie dans l'échelle du pouvoir.

b. Aux explications mentionnées par Brixhe-Lejeune 1984 (commentaire de M-01a) pour la séquence *-gt-* là où le grec a *-get-*, on ajoutera éventuellement l'hypothèse d'une graphie dévocalisée suggérée par une prononciation /*ge*/ du nom du *gamma* phrygien.

c. Plus intrigante est la finale *-aei*, pour *-ai* attendu (cf. *Midai*). On a diversement expliqué cette anomalie: Selon M. Lejeune 1972, 242, qui croit à un emprunt au grec, le phrygien, qui n'avait pas de noms d'agent en *-tā-*, aurait

<sup>53</sup> Les anthroponymes du § 3.2.4 figurent dans des énoncés grecs et l'on peut supposer qu'ils étaient soumis à la phonétique grecque: *w* était donc sans doute assimilé au *u* grec (écrit OY, bien entendu).

<sup>54</sup> "Celui qui conduit le peuple (en armes)", représentant donc la seconde fonction dumézilienne, cf. notamment Lejeune 1971, 93, et 1972, 139.

<sup>55</sup> Voir e.g. Lejeune 1972, 344 et n. 73-75.



"improvisé une flexion analogique de noms d'agents masc. athématiques qui lui appartenaient en propre ...". Pour Lubotsky 1988, 17, autre tenant d'une origine grecque, le mot aurait été emprunté sous la forme du nominatif et intégré aux thèmes en -s, avec élimination de ce phonème à l'intervocalique.

Je reviendrai plus loin sur certaines des questions soulevées ici.

3.3.1. Avant même de s'interroger sur l'origine de ce matériel, il vaut la peine de s'intéresser à sa distribution dans le lexique politique et religieux.

3.3.1.1. Sans qu'on puisse la mesurer exactement, on a entrevu (§ 2.2.1) l'importance de la contribution phrygienne à la constitution de la figure de la Grande-Mère. Le rayonnement de celle-ci en Phrygie même est indéniable (cf. déjà *supra* § 2.2.1). Son sanctuaire de Pessinonte fut un temps une véritable principauté sacerdotale (Strabon XII 5.3). C'est de là que vient l'effigie de la *Mater deum* rapportée au Palatin en 204 (*supra* § 2.2.3.4). Ce sont les Phrygiens qui donnent à la déesse le nom sous lequel elle se répand hors d'Asie Mineure (Cybèle).

Eux-mêmes n'utiliseront jamais pour elle que le nom de 'Mère', *Matar* en phrygien, *Μήτηρ* plus tard dans les documents grecs, auquel ils adjoignent souvent une épithète généralement toponymique ("Cybèle", on l'a vu, est tiré de l'une d'entre elles, § 2.2.1). Cette figure rencontre les Grecs en Asie Mineure Occidentale (Ionie, Eolide), où se forge la représentation qui sera transmise à l'Occident<sup>56</sup>. Les Grecs qui submergent l'Anatolie après la conquête macédonienne l'assimilent le plus souvent à Artémis, comme l'avaient fait (quand?) les Grecs de Pamphylie pour la grande divinité féminine rencontrée à leur arrivée. Cette assimilation a dû naturellement s'accompagner d'une intégration au panthéon dominé par Zeus.

Cette restructuration échappe naturellement aux Phrygiens et n'a pas à intervenir dans cette étude comparative.

Ici, on retiendra les attitudes contrastées<sup>57</sup> des Phrygiens et des Achéens de Pamphylie. Les premiers acceptent ou contribuent à la prééminence de la Grande Déesse. Les seconds lui confèrent simplement une place importante (d'où *Ἰάνασσα* à Pergé), mais l'intègrent à leur panthéon, la situant près de Zeus (d'où *Δίφια* à Sillyon) en la subordonnant vraisemblablement à lui. Ultérieurement (?), ils achèvent

<sup>56</sup> E. Will, 98-99 et 111.

<sup>57</sup> Cette appréciation ne porte évidemment que sur les résultats constatés des contacts. Compte tenu de la position dominante des deux ethnies face aux populations rencontrées et de la vocation du dominant à imposer son idéologie au dominé, il est probable que les divergences dans les aboutissements procèdent largement de différences préexistant à la pénétration des Phrygiens et des Achéens en Asie Mineure.

cette intégration en identifiant, à Pergé au moins, la déesse à Artémis. Cette divergence dans les attitudes rend compte des lexèmes utilisés par les deux peuples pour la désigner.

Si le grand-prêtre de Pessinonte portait traditionnellement le titre d'Attis<sup>58</sup>, l'amant de Cybèle ne semble pas avoir eu le succès que la légende laisserait attendre. Si l'on en croit Vermaseren, ses attestations dans l'épigraphie micrasiatique (essentiellement d'époque romaine) sont rarissimes. La plupart des exemples qu'il propose proviennent d'une analyse erronée de la séquence *atti* (ou variantes) dans les textes néo-phrygiens: à lire désormais *ad ti* (préposition + nom de dieu ou nom d'une divinité)<sup>59</sup>. Hors d'Asie Mineure, Attis n'a apparemment pas eu plus de succès.

On ne peut, au contraire qu'être frappé par le succès de Men, donné comme le fils de Cybèle<sup>60</sup>. Cette divinité occupait à coup sûr une place éminente dans le panthéon phrygien, où il était cependant subordonné à Cybèle/Grande-Mère. Strabon (XII 8.14) signale l'importance de son sanctuaire d'Antioche de Pisidie ("siège d'une prêtrise de Men Arcaeos ayant autorité sur un grand nombre d'esclaves sacrés et de localités relevant du sanctuaire")<sup>61</sup>. Dans les confessions païennes du Moyen Hermos, il est invoqué à peu près aussi souvent que la *Μεγάλη Μητήρ*, seul généralement, mais parfois en association avec cette dernière. Cette place éminente est sanctionnée par le titre de *wanax* (cf. § 3.2.3), désignation conforme à ce que laissait attendre l'usage grec du mot, où *wanax* peut référer à la souveraineté humaine ou divine.

Ce titre était-il porté par une ou d'autres divinités? C'est possible, si *tiyes*, auquel est apposé *modrovanak* en M-04 (§ 3.2.2), est un théonyme. Mais l'identification de cette séquence est loin d'être assurée.

En tout cas, les anthroponymes mentionnés § 3.2.4, *Ουαναξος*, *Ουαναξων* et *Ουαναξιων*, sont très certainement des théophores, renvoyant au titre de *wanax* (\**Ουαναξ*), porté par Men et éventuellement une ou plusieurs autres divinités. Titre

<sup>58</sup> Titre étendu aux membres du collège sacerdotal qui l'assistait, après une réforme susceptible d'être intervenue sous Claude, cf. P. Debord, Aspects sociaux et économiques de la vie religieuse dans l'Anatolie gréco-romaine, Leyde 1982, 57.

<sup>59</sup> En dernier lieu, Brixhe 1997, 42-47.

<sup>60</sup> cf. *Μεγάλη Μητήρ Μηνός τέκουσα*, G. Petzl, EA 22 (1994), n° 55 (bassin du Moyen Hermos).

<sup>61</sup> Traduction de Fr. Lasserre, collection des Universités de France. L'importance du sanctuaire de Men (en réalité *Ἀσκαηνός*) est confirmée par l'épigraphie: Antioche fournit au recueil de Lane les n° 160-294.

profondément ancré dans la tradition religieuse phrygienne, puisque attesté jusqu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, soit 13 ou 14 siècles après la pénétration phrygienne en Anatolie.

3.3.1.2. On ne peut évidemment attendre semblable pérennité dans le domaine politique: si, sous les jugs lydien, puis perse, les Phrygiens ont peut-être pu sauvegarder une certaine identité politique (sous forme de principautés, par exemple), avec la conquête macédonienne, suivie de l'invasion galate, ils perdent toute identité politique, devenant un peuple colonisé, dont la langue finit par se réfugier dans le domaine sacré (épitaphes néo-phrygiennes).

Seuls les documents paléo-phrygiens sont donc à interroger.

Si en M-04 (§ 3.2.2), *tiyes* était un anthroponyme, *modrovanak* référerait à une institution ou à un usage politique que nous ignorons et nous aurions une première apparition de *wanax* dans cette sphère.

Mais c'est surtout la titulature de Midas (§ 3.2.1) qui ne laisse pas d'intriguer. Même si la nature du document (une dédicace) invite à voir là un Midas héroïsé, il est plus que probable que les titres qui lui sont attribués sont ceux du roi vivant: deux titres, *lavagtaei* et *vanaktei*, qui, dans le monde mycénien, sont portés par deux individus subordonnés l'un à l'autre; à Pylos, le *wanax* assume la souveraineté politique (et religieuse?), première fonction, et le *lawagetas*, lui aussi personnage unique, est sans doute le représentant le plus éminent de la seconde fonction, la guerrière. Dans le monde phrygien, les deux fonctions sont cumulées par un même individu, le roi, et sont nommées dans un ordre ascendant (cf. Lejeune 1972, 341-342), si l'on se réfère à la hiérarchie pylienne: une particularité du protocole phrygien? ou hiérarchie différente des fonctions dans l'idéologie phrygienne? Toujours par référence à la situation mycénienne, on peut se demander si nous n'aurions pas là le reflet de la réunion historique de pouvoirs primitivement distincts (M. Lejeune, *o.c.*, 344). On pourra peut-être apporter une réponse plus ou moins nuancée à cette question après examen de l'origine, en phrygien, des termes concernés.

3.3.2. La question posée est, en fait, double: s'agit-il de termes autochtones ou d'emprunts? Dans cette dernière éventualité, quand situer le transfert?

3.3.2.1. Avant la confirmation de la lecture correcte de *lavagtaei* par M. Lejeune<sup>62</sup>, on ne s'interrogeait guère que sur *vanaktei*. On sait que *wanax*/ *Ῥάναξ*,

n'a aucune étymologie assurée et, si Haas<sup>63</sup>, par exemple, le tenait en grec pour un emprunt au phrygien, Gusmani<sup>64</sup> se contentait de poser le problème: emprunt du grec au phrygien, du phrygien au grec ou du grec et du phrygien à une troisième langue?

Ce n'est qu'après la lecture *lavagtaei* que les deux mots ont été traités conjointement.

G. Neumann semble les dissocier quant à leur origine, considérant *lavagtaei* comme un emprunt (1988, 16), sans apparemment contester le caractère autochtone de *wanax*.

Mais la plupart des exégètes considèrent les deux mots comme des emprunts au grec, attitude reflétée e.g. par le DELG de P. Chantraine, s.v. ἄναξ, et λαός.

En faveur de cette thèse, on trouvera l'argumentation de loin la plus sérieuse chez M. Lejeune 1972, 331-344:

– "Si l'examen du seul terme *vanaktei* ne [conduit] pas nécessairement à l'hypothèse d'un emprunt par le phrygien", "l'existence en phrygien et en grec (et là seulement) du mot *wanakt-* et du mot *lāwo-*, et d'un nom d'agent en *-tā-* tiré de *lāwo-* + *ag-*" est troublante, tout autant que la coexistence des deux termes dans la Grèce mycénienne (344).

– Les noms d'agents masculins en *-tā-* correspondent à une innovation grecque (342).

– La finale *-taei*, là où l'on attend *-tai*, donne l'impression d'un terme allogène (*ibid.*).

On ajoutera un dernier argument avancé par Cassola (146): le phrygien aurait disposé d'un terme pour désigner le 'roi', βαλλην; il emprunte un nouveau titre à l'occasion d'une transformation radicale de l'autorité royale.

3.3.2.1.1. J'ai répliqué à l'essentiel de ces arguments en 1990, 73-75<sup>65</sup>. Je me contenterai ici de me résumer en ajoutant quelques considérations complémentaires concernant, notamment, l'apport de Cassola.

– Le terme βαλ(λ)ήν apparaît dans les *Perses* d'Eschyle, v. 657 et dans un fragment (515) de Sophocle. Il est donné comme phrygien par Hésychius et d'autres auteurs anciens; mais il aurait été employé à Thourion selon Hermésianax. Il s'agit

<sup>63</sup> Ling. Balk. 2 (1960), 56.

<sup>64</sup> "Studi frigi", Rendiconti dell' Istituto Lombardo, Classe di Lettere, 92 (1958), 877.

<sup>65</sup> Contribution curieusement ignorée de Cassola.

<sup>62</sup> 1969, 29, et surtout 1972, 331-344.

donc sans doute en grec d'un emprunt à une langue d'Asie Mineure, non nécessairement au phrygien (cf. Chantraine, DELG, s.v.). Mais, quand bien même le terme serait phrygien, on ne manque pas d'exemples de langues qui possèdent plus d'un mot pour désigner le monarque (appellatifs ou titres).

– *Wanakt-* et *lāwo-* ne sont connus qu'en grec et en phrygien: coïncidence curieuse? L'existence des thèmes *auto-* et *kako-* dans ces deux seules langues conduit-elle nécessairement à les considérer comme un emprunt de l'une à l'autre? Nous avons de sérieux indices de leur étroite parenté préhistorique.

– D'ailleurs, les néo-phrygiens *δεχμoutais/δεχμoutais* (n° 9 et 31) et *πινκετας* (n° 116) pourraient bien enseigner que le nom d'agent en *-tā-* n'est pas une exclusivité grecque, mais une innovation commune aux deux langues<sup>66</sup>.

– La finale de *lavagtaei* est certes insolite, mais ne la retrouve-t-on pas dans une dédicace d'époque romaine (Akşehir/Philomélion) à *Δεὶ Ζεμεταειν* (avec un *-v* parasite, alors banal): un archaïsme morphologique graphique, reflet d'une situation antérieure à la contraction *-ā + ei*, dont la survivance serait liée à la formule et/ou au conservatisme du registre concerné?

– Enfin, que dire de *wanakt-*? a) Le mot apparaît en phrygien dans les lexiques politique et religieux; b) il entre dans la formation d'un composé, *modrovanak*; c) on le suit pendant un millénaire; d) la langue en tire des anthroponymes théophores<sup>67</sup>. Sont-ce là réellement les indices d'un emprunt?

Il y a manifestement une part de préjugé dans l'appréciation de ces termes: comme c'est souvent le cas, l'ethnocentrisme européen, ici l'hellénocentrisme, joue implicitement un rôle considérable.

3.3.2.2. Les tenants de l'emprunt ne proposent souvent aucune datation. Chez ceux qui s'y risquent, on trouve trois solutions possibles: F. Cassola lie l'emprunt à l'émergence de la puissance phrygienne, donc au VIII<sup>e</sup> siècle. M. Lejeune (o.c., 344),

<sup>66</sup> Comme du reste la caractérisation par *-s* du nominatif singulier des masculins en *-ā*.

<sup>67</sup> On ne peut suivre M. Lejeune, o.c., 340, n. 56, quand il dit que "même si *Ουαναξος, Ουαναξων, Ουαναξων* dans l'épigraphie grecque de Phrygie sont, en partie, des noms grecs habillés à la phrygienne (*ουα-* substitué à *α-*), ils témoignent indirectement du nom phrygien du roi ...": 1) que veut dire "en partie"? 2) Comment pourraient-ils témoigner indirectement du nom du roi, attesté un millénaire avant eux et sorti de l'usage vivant avec l'asservissement du peuple phrygien, qui depuis l'hégémonie lydienne ne constitue plus une entité politique unitaire? De plus ils sont attestés dans de modestes cantons, fort éloignés des anciens grands centres de pouvoir. 3) En fait, les équivalents grecs des deux premiers sont, on l'a vu (§ 3.2.4), rares: l'influence d'un modèle grec est donc douteuse, surtout en ces zones excentriques. 4) En réalité il s'agit, comme l'a bien vu Zgusta de théophores inspirés par *wanax*, épithète divine toujours vivante (§ 3.2.3). Au passage, on notera – autre illustration de la parenté des deux langues – l'identité des suffixes grecs et phrygiens.

qui constate une dérive sémantique de *(F)άναξ* entre l'époque mycénienne et Homère et qui affirme à juste titre que le mot n'appartient plus au lexique politique vivant à l'époque de ce dernier, suggère une date préhomérique. G. L. Huxley (GRBS 2, 1959, 97-98) plaide pour l'époque mycénienne, quand les Phrygiens étaient en contact avec le monde grec en Macédoine.

Ces thèses ont, en réalité, un défaut commun: l'emprunt suppose un donneur et un receveur et, s'agissant de termes politiquement aussi importants que *wanax* et *lawag(e)tas*, ce n'est pas un acte anodin. Il convient donc de s'interroger sur les situations respectives des protagonistes (prestige du donneur ~ besoins de l'emprunteur). Or les hypothèses que je viens d'évoquer s'intéressent au mieux à l'une des parties seulement.

La thèse préhomérique nous renvoie apparemment aux "âges obscurs", trois ou quatre siècles pendant lesquels on sait encore bien peu de chose sur la situation politique grecque et à peu près rien sur celle des Phrygiens. Dans le lexique politique grec, les deux termes concernés ont-ils survécu à l'effondrement mycénien ailleurs que dans quelques isolats (cf. Chypre pour *wanax*)? Si le gros des Phrygiens était probablement déjà en Asie Mineure, avait-il déjà atteint le degré d'organisation que laissent supposer les deux mots?<sup>68</sup> Où l'emprunt aurait-il eu lieu? On peut ainsi multiplier les questions.

La thèse de Cassola (VIII<sup>e</sup> siècle) lie l'emprunt à l'émergence de la puissance phrygienne, mais elle oublie de se demander où en étaient les Grecs à cette époque. Chez Homère, qui ne reflète pas une situation vivante, nous n'avons déjà plus affaire à un *(F)άναξ*, mais à des *(F)άνακτες*. En réalité, la cité, dont l'émergence a peut-être été amorcée dès les X<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, connaît sans doute au VIII<sup>e</sup> siècle "une première consolidation"<sup>69</sup>. A la tête des communautés, on trouve alors un *βασιλεύς*, roi souverain<sup>70</sup>, chef du clan le plus puissant, souvent censé descendre de l'*oikistès*; mais il partage peut-être parfois déjà le pouvoir avec les chefs des autres clans, réunis dans un conseil des *βασιλεῖς*, dont de nombreuses villes d'Ionie et d'Eolide conservent plus

<sup>68</sup> L'archéologie enseigne seulement que l'ascension de Gordion commence vers 950, cf. M.M. Voigt, o. c. (*supra* n. 34), 278 (phase 6 B).

<sup>69</sup> R. Lonis, La cité dans le monde grec, Paris 1994, 10-17 (plus particulièrement 11-12).

<sup>70</sup> Comme l'était peut-être Agamemnon, père d'Hermodiké (ou Démodiké), épouse de Midas: on lui prête le titre de *βασιλεύς Κυμαίων*, voir P. Carlier, La royauté en Grèce avant Alexandre, Strasbourg 1984, 462-463.

tard le souvenir dans leurs traditions ou leurs institutions<sup>71</sup>. A coup sûr, aucune communauté grecque ne présentait donc alors un modèle d'organisation politique impliquant la persistance de *wanax* et *lawagetas*, que le lexique politique grec courant avait d'ailleurs perdus depuis longtemps. Enfin, un tel emprunt suppose un déséquilibre entre les deux parties: l'une forte, rayonnante économiquement, politiquement et/ou culturellement, qui donne, l'autre plus faible (sur l'un de ces plans au moins) ..., qui emprunte<sup>72</sup>. Or, certes les données archéologiques fournies par les quatre tumuli les plus anciens et par le niveau "précimmérien" de Gordion révèlent des échanges culturels et matériels qui ne peuvent avoir été occasionnels: sur le plan du mode de vie et de l'architecture, ressemblances avec ce qu'on observe chez les voisins grecs de l'Ouest et correspondances entre la société de Gordion et celle des poèmes homériques<sup>73</sup>; mais pourquoi serait-ce nécessairement toujours les Phrygiens qui auraient emprunté aux Grecs? Certes aussi, le monde grec connaît au VIII<sup>e</sup> siècle une véritable renaissance: expansion par la colonisation, mutations et innovations de toute sorte<sup>74</sup>; mais, politiquement, que pesait alors un monde grec émietté face à la puissance phrygienne à son acmé?

Si emprunt il y a eu, ce ne peut être qu'à l'époque mycénienne. Mais où étaient alors les Phrygiens? vraisemblablement sur les marches septentrionales du monde mycénien (cf. *supra* n. 35). Ils ont sans doute eu<sup>75</sup> des relations avec lui, mais a) l'état de leur société, que l'on pressent encore purement tribale, nécessitait-il de tels emprunts? b) Les zones mycéniennes adjacentes avaient-elles un rayonnement susceptible de les expliquer? Nous sommes, en effet, loin des grands centres connus: le *wanax* le plus proche que nous connaissions est celui de Thèbes! c) Enfin – argument accessoire, mais non négligeable – on pourrait s'étonner que la forme *lawag(e)tas* soit encore si mal acclimatée plusieurs siècles après l'emprunt (cf. la thèse de M. Lejeune).

<sup>71</sup> Cf. P. Carlier, *o.c.*, 431-466.

<sup>72</sup> "Rayonner, donner, c'est dominer. La théorie du don vaut pour les individus et les sociétés, non moins pour les civilisations. ( ) [Le don] signale ... une supériorité", F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*<sup>2</sup>, 2, Paris (Le Livre de Poche) 1990, 567.

<sup>73</sup> Cf. K. DeVries, *From Athens to Gordion* (The Papers of a Memorial Symposium for R.S. Young = University Museum Papers 1), Philadelphie 1980, 33-42.

<sup>74</sup> Expansion de l'écriture, épanouissement de la tradition épique, fondation des Jeux Olympiques ...

<sup>75</sup> Ou "continué d'avoir", si l'on veut bien se rappeler la parenté préhistorique des deux ethnies.

3.3.3. Ainsi, compte tenu de ces considérations et des arguments avancés au § 3.3.2.1.1, l'autochtonie de *wanax* et *lawag(e)tas* en phrygien ne manque pas de vraisemblance: la présence de ces termes dans les documents paléo- ou néo-phrygiens serait le produit d'un héritage commun aux Grecs et aux Phrygiens. Les deux fonctions désignées sont assumées par un individu en Phrygie, par deux dans le monde mycénien. Quelle est la situation "primitive"? Probablement la mycénienne: à un moment indéterminable de l'ascension phrygienne esquissée § 4, le roi des Phrygiens aurait fini par cumuler les souverainetés politique, religieuse (*wanax*) et guerrière (*lawagetas*).

#### 4. Conclusion.

C'est l'autochtonie possible des termes phrygiens discutés qui légitime cette enquête sur le comportement lexical des Achéens pamphyliens et des Phrygiens, arrivés en Anatolie à la fin du second millénaire.

A cette époque, les deux entités avaient sans doute divergé sérieusement tant sur le plan religieux que politique, et elles ont eu par la suite des histoires profondément différentes: du côté grec, petites communautés, en contexte colonial, constamment environnées par les populations indigènes subjuguées par leur efficience politique et technique, rejointes ensuite et dominées politique-ment par d'autres Grecs, avant de se constituer en *poleis*, peu nombreuses d'ailleurs sur une terre exiguë. Du côté phrygien, un peuple nombreux, qui se répand progressivement sur un vaste territoire, dont les tribus s'unifient peu à peu sous la houlette sans doute de la tribu la plus puissante, qui submerge totalement les ethnies conquises et qui apparaît au VIII<sup>e</sup> siècle comme la principale puissance micrasiatique. Ces considérations suffisent à rendre compte de l'effacement du *wanax* et du *lawagetas* mycéniens en Pamphylie et de la persistance de ces termes en Phrygie.

Dans le domaine religieux, au contraire, convergences et divergences se côtoient. Les deux ethnies rencontrent une grande divinité féminine. Probablement en raison de la religion qu'ils apportent (élaborée dans les Balkans?), les Phrygiens s'y soumettent apparemment; en réalité, ils la façonnent, lui donnent la représentation sous laquelle elle sera transmise à l'Occident, la placent à la tête de leur panthéon, la fusionnant peut-être avec une divinité phrygienne qui occupait déjà cette position. Ils se contentent pour elle d'une désignation simplement "fonctionnelle", 'La Mère', 'La Grande-Mère': elle est Mère des dieux, des animaux, de la nature ...

En revanche, rencontrant sans doute une variante de cette même Grande Déesse, les Achéens l'intègrent à leur panthéon, la soumettent à Zeus. Ils l'annexent

peut-être comme figure autonome à Sillyon, ils l'assimilent à Artémis (dès le début?) à Pergé. En raison de son éminence, elle s'appelle là Δίφια, nom d'une déesse mycénienne dont on ignore la place exacte, mais que ce nom même désigne comme proche de Zeus, elle reçoit ici le nom de Φάνασσα, déterminé généralement<sup>76</sup> par le nom de la ville sur laquelle elle règne.

Mais pour désigner Men, le fils de Cybèle, ou Apollon, le frère d'Artémis, Grecs et Phrygiens se retrouvent dans la persistance d'un usage hérité: ils emploient tous deux *wanax*, qui recouvrait à la fois la souveraineté humaine et divine.

Une comparaison que devraient méditer notamment ceux qui s'interrogent sur la rencontre des Mycéniens avec la religion minoenne, qu'on dit dominée par une grande figure féminine. L'adoption par le "colonisateur"/"envahisseur" d'un élément de la culture du vaincu n'est jamais simple addition.

**Addendum aux §§ 2.2.3, 2.2.3.1-3.** Compte tenu de la documentation disponible, je croyais jusqu'ici a) que la Grande Déesse anatolienne incorporée au panthéon grec ne portait le titre de Φάνασσα qu'à Pergé, où elle avait été assimilée à Artémis, b) qu'à Sillyon la mention de Φάνασσα en Brixhe 1976, n° 3, l. 29 référait à la Suzeraine de Pergé, et c) que, là, la divinité anatolienne avait reçu le nom de Δίφια/Διφία (ibid. l. 1). Or ces conclusions viennent d'être au moins partiellement infirmées par deux découvertes récentes, faites à Aspendos et qui figureront dans le "Supplément V au corpus des inscriptions dialectales de Pamphylie" (à paraître dans *Kadmos*): 1. dans une épitaphe (n° 274, II<sup>e</sup> siècle a.C. ?), la défunte est dite cithariste de Φανάσας Ἀχρου; 2. La même expression apparaît dans le syntagme ἐ (= ἐν) Φανάσας Ἀχρου, à la l. 33 de ce qui semble être un contrat de location de terrain (n° 276: fin du IV<sup>e</sup> ou début du III<sup>e</sup> siècle a.C. ?). Ἀχρου/Ἀχρυ (gén. τὸ Ἀχρον) devrait désigner ici la ville haute, l'acropole d'Aspendos. La Grande Déesse indigène a donc porté le titre de Φάνασσα non seulement à Pergé, mais aussi à Aspendos et vraisemblablement à Sillyon. Dès lors, à Sillyon, Δίφια/Διφία pourrait correspondre à une toute autre divinité et continuer une déesse grecque apportée avec eux par les Mycéniens.

<sup>76</sup> Emploi absolu de l'épithète dans la grande inscription de Sillyon, § 2.2.3.2.

# Bibliographie

\* Les textes paléo-phrygiens sont cités d'après Brixhe-Lejeune, les néo-phrygiens d'après Haas, 114-129, et Brixhe 1999, 286, n. 3.

- BRIXHE Cl. 1976: *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris  
 – 1979: "Le nom de Cybèle. L'Antiquité avait-elle raison?", *Die Sprache* 25, 40-45  
 – 1983: "Epigraphie et grammaire du phrygien: état présent et perspectives", *Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione = Die indogermanischen Restsprachen* (Atti del convegno della Società Italiana di Glottologia e della Indogermanische Gesellschaft, Udine 22-24 settembre 1981), E. Vineis ed., Pise, 109-133  
 – 1990: "Comparaison et langues faiblement documentées: l'exemple du phrygien et de ses voyelles longues", *La reconstruction des laryngales*, J. Kellens ed., Liège, 59-99  
 – 1993: "Du paléo- au néo-phrygien", *CRAI*, 323-344  
 – 1997: "Les clitics du néo-phrygien", *Frigi*, 41-70  
 – 1999: "Prolégomènes au corpus néo-phrygien", *BSL* 94, 285-315  
 BRIXHE, Claude / LEJEUNE M.: *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes*, Paris 1984  
 CASSOLA F.: "Rapporti tra Greci et Frigi al tempo di Mida", *Frigi*, 130-152.  
 Colloque Strasbourg: *Éléments orientaux dans la religion grecque antique* (colloque de Strasbourg 22-24 mai 1958), Paris 1960  
 DIAKONOFF I.M. / NEROZNAK V.P.: *Phrygian*, New York 1985  
 Frigi: *Frigi e frigio* (Atti del 1° Simposio Internazionale, Roma, 16-17 ottobre 1995), R. GUSMANI et alii éd., Rome 1997  
 HAAS O.: *Die phrygischen Sprachdenkmäler* (= *Ling. Balk.* 10), Sofia 1966  
 LANE E.: *Corpus monumentorum religionis dei Menis (CMRDM) I. The Monuments and Inscriptions* (= *EPRO* 19), Leyde 1971  
 LAROCHE E.: "Koubaba, déesse anatolienne, et le problème des origines de Cybèle", *Colloque Strasbourg*, 113-128  
 LEJEUNE M. 1969: "Discussion sur l'alphabet phrygien", *SMEA* 10, 19-47  
 – 1971: *Mémoires de philologie mycénienne II*, Rome  
 – 1972: *Mémoires de philologie mycénienne III*, Rome  
 LUBOTSKY A. 1988: "The Old Phrygian Areyastis-Inscription", *Kadmos* 27, 9-26.  
 – 1989: "New Phrygian ετ and τ", *Kadmos* 28, 79-88  
 – 1989/1: "The Syntax of the New Phrygian Inscription n° 88", *Kadmos* 28, 146-155  
 NEUMANN G.: *Phrygisch und Griechisch* (Österr. Ak. Wissensch., Philos.-Hist. Klasse, Sitzungsab. 499), Vienne 1988  
 ŞAHİN S.: *Die Inschriften von Perge I* (= *Inscr. griech. Städte aus Kleinasien* 54), Bonn 1999  
 VERMASEREN M. J.: *Corpus cultus Cybelae Attidisque (CCCA), I. Asia Minor* (= *EPRO* 50), Leyde 1987  
 WILL E.: "Aspects du culte et de la légende de la Grande Mère dans le monde grec", *Colloque Strasbourg*, 95-111  
 WITCZAK K.T. 1991: "Some Remarks on the New Phrygian no. 88", *Lingua Posnaniensis* 24 (1991-1992), 157-162  
 – 1992: "Two Bithynian Deities in the Old and New Phrygian Inscriptional Texts", *Folia Orientalia* 29 (1992-1993), 265-271  
 ZGUSTA L. 1964: *Kleinasiatische Personennamen*, Prague  
 – 1984: *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg